

Philippe Pelletier

# Albert Camus, Élisée Reclus et l'Algérie

les « indigènes de l'univers »

Le Cavalier Bleu  
EDITIONS



**Albert Camus,  
Élisée Reclus  
et l'Algérie :**

**les « indigènes de l'univers »**

*L'éditeur remercie les Éditions Gallimard pour l'avoir autorisé à reproduire les extraits des Œuvres complètes d'Albert Camus qui figurent dans ce livre.*

**Albert Camus,  
Élisée Reclus  
et l'Algérie :**  
**les « indigènes de l'univers »**

Philippe Pelletier

## Philippe Pelletier

Docteur en géographie, habilité à diriger des recherches, diplômé en langue et civilisation japonaises, professeur à l'université Lyon-2, il effectue des recherches sur Élisée Reclus, les rapports entre pensée géographique et anarchie, ainsi que sur l'histoire de l'anarchisme au Japon.

### Du même auteur :

- *Anarchie et cause animale, anthologie*, (dir.), Éditions du Monde libertaire, 2015
- *La Fascination du Japon, - idées reçues sur l'archipel japonais*, 2<sup>e</sup> édition, Le Cavalier Bleu, 2015
- *Élisée Reclus, théorie géographique et théorie anarchiste*, Place d'armes, 2013
- *Géographique et anarchie : Reclus, Kropotkine, Metchnikoff*, Éditions du Monde libertaire et Éditions libertaires, 2013
- *Anarchisme, vent debout ! - idées reçues sur le mouvement libertaire*, Le Cavalier Bleu, 2013
- *L'Extrême-Orient, l'invention d'une histoire et d'une géographie*, Éditions Gallimard, 2011
- *Élisée Reclus, géographie et anarchie*, Éditions libertaires et Éditions du Monde libertaire, 2009

# Sommaire

<b>Introduction</b> .....	<b>9</b>
1. Une convergence de géographicit�	13
2. La coïncidence algérienne – Élisée Reclus en Algérie	21
3. La coïncidence algérienne – Des Reclus � Camus	31
4. L'enjeu de la question coloniale à propos de Reclus et de Camus	39
5. Reclus et Camus dénoncent les méfaits de la colonisation	45
6. Une conception extensive et m�tag�ographique	53
7. La référence méditerranéenne	59
8. La mer : centrale et unificatrice	65
9. La convergence grecque	71
10. Le peuplement méditerranéen	77
11. Le cosmopolitisme méditerranéen	85
12. Les fondements autogestionnaires algériens	91
13. Civilisation contre nation	99
14. Civilisation contre religion	105
15. La seconde « révolution sociologique » de Reclus et de Camus	113
16. Une convergence implicite	121
17. Dépassement de l'histoire, retour à la nature	129
18. � suivre	137
<b>Notes</b> .....	<b>141</b>





## Introduction

Leur nom est connu. Il est même attribué, parfois, à des rues voire à des établissements scolaires. Leur talent d'écriture et leur propos suscitent l'admiration de personnes qui ne partagent pas forcément leur conviction. L'un a vécu au XIX<sup>e</sup> siècle, l'autre au XX<sup>e</sup>. Une philosophie, une esthétique et une éthique les rapprochent ainsi qu'un pays tout particulièrement et, pourtant, ils sont rarement évoqués ensemble. Élisée Reclus (1830-1905), Albert Camus (1913-1960), l'Algérie : deux personnages, une contrée, une convergence entre trois géants.

Leur proximité est si forte, si puissante et si évidente pour qui les a lus qu'on ne se laisse pas d'être étonné qu'elle n'ait pas été traitée jusque-là dans toute son ampleur, ce qui rend d'ailleurs la tâche redoutable.

En effet, malgré le demi-siècle qui sépare le géographe anarchiste de l'écrivain philosophe, au-delà du fait que Camus n'a probablement pas lu Reclus, aussi surprenant que cela puisse paraître (mais on ne le sait pas avec exactitude, en tous les cas il ne le cite sauf erreur jamais – on reviendra sur cette question), au-delà encore des différences de métier, de contexte ou de caractère, ils partagent de nombreux points communs.

Leur exigence éthique est entée sur des convictions libertaires<sup>1</sup>. Leur grande rigueur intellectuelle accompagne un travail exigeant. Leur écriture, ciselée, vive, imagée, touche au cœur. Leur ouverture

\* Les notes sont réunies en fin d'ouvrage, à partir de la p. 141.

d'esprit se traduit par un refus du sectarisme humain ou politique. Leur origine sociale est modeste, quoique plus pauvre du côté de Camus. Ils sont de grands lecteurs, ils écrivent tout le temps, ou presque, ils abattent une besogne considérable...

Leurs travaux ont même été tous les deux comparés à l'œuvre célèbre de Descartes : Reclus par deux géographes, Jean Brunhes (1869-1930) et Paul Girardin (1875-1950), pour qui *La Terre* « apparut comme le discours de la méthode de la géographie »<sup>2</sup> ; Camus par le personnaliste Emmanuel Mounier (1905-1950) qui présente *Le Mythe de Sisyphe* comme « son “Discours de la méthode” »<sup>3</sup>.

Les deux hommes ont une démarche et une méthode intellectuelle proche. Ils correspondent voire travaillent avec des personnes de tout horizon dont ils ne partagent pas forcément les idées. Ils recherchent la concorde et non le conflit, au prix de désillusion chez Reclus ou de désespoir chez Camus. Leur convergence, enfin, repose sur une même passion pour l'Algérie.

Qu'on ne s'y trompe pas : l'évocation de ce rapport à l'Algérie n'est pas un artifice littéraire. Il s'agit d'un véritable fil rouge, qui passe d'abord par un attachement familial. Pour Reclus par sa fille aînée qui s'est installée en Algérie avec son mari et ses enfants : il s'y rend à huit reprises afin de leur rendre visite, mais aussi pour son travail de géographe<sup>4</sup>. Par ses ascendants de trois générations pour le second, implantés à Alger ou dans sa région, Albert Camus ayant grandi dans le quartier populaire de Belcourt.

Mais si ce n'était qu'une question d'origine, d'identité et de racine, ce serait bien maigre, outre ce vocabulaire maurrassien dont nos géants se passeraient volontiers. En fait, leur conception et leur expérience de l'Algérie articulent une approche du monde, qui leur vaut d'ailleurs à tous les deux incompréhension et hostilité quant à la question coloniale : après sa mort pour Reclus, déjà de son vivant pour Camus, et encore après sa mort.

Il ne s'agit pas non plus d'une vision héroïque de l'histoire, faite ou défaite par ce qui serait des « grands hommes ». Rapprocher Reclus et Camus à travers la question algérienne et coloniale permet

en réalité de traiter d'un passé commun qui commence enfin à être abordé par de jeunes historiens<sup>5</sup>. Parler d'eux ouvre la voie à d'autres voix du mouvement libertaire en Algérie, d'origine française, arabe, juive, espagnole ou autre qui, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dénoncent les crimes de la colonisation mais aussi le jeu de l'État à diviser le peuple et les travailleurs en races ou en religions supposées irréductibles, des voix qui vont aussi alerter contre l'autoritarisme du nationalisme algérien incarné par des politiciens carriéristes. Évoquer ensemble les individus Reclus et Camus donnent du sens à une histoire collective dont les acteurs savent aussi les lire ou les interpréter dans leur autonomie et en fonction des circonstances.

Concernant l'écrivain philosophe, il n'y aurait pas, sinon, grand intérêt à placer une nouvelle pierre dans un exercice adjonctif qui compte déjà de nombreux experts traitant en binôme de « Camus avec quelque chose » ou « avec quelqu'un ». Pourquoi pas, alors, un « Camus-Reclus » ? Concernant le savant géographe, dont les spécialistes, moins pléthoriques, sont déjà en nombre conséquent, il s'agit d'ouvrir un nouvel espace par la question algérienne, et d'approfondir la pensée reclusienne par une mise en relation avec un auteur du XX<sup>e</sup> siècle situé sur une même longueur d'ondes.

Malgré leurs nuances dans l'approche de la colonisation en Algérie, ou en général, des points communs expliquent les critiques similaires dont ils font l'objet, générant un double sentiment de justice et de philosophie.

Justice car les accusations lancées contre eux à ce sujet sont non seulement des falsifications, bien souvent, de leur pensée et de leur action, mais elles occultent aussi leur prémonition, leur proposition de solution même, aussi irréaliste puisse-t-elle paraître à certains – ce qui révèle un point de vue, au fond, totalement politique. Or leur approche résonne de façon contemporaine – ce qui donne une acuité à la question et relance un débat. Jadis à contre-courant, elle revêt une actualité exigeante face aux démissions collectives ou individuelles, face à une période de turbulences où l'orthodoxie, le fanatisme et les mirages prennent le pas sur l'éthique.

Philosophie car la convergence des idées de Reclus et de Camus sur l'Algérie pose et repose une question fondamentale, celle de la naissance et de la croissance des aspirations émancipatrices. Comment, à un demi-siècle de distance et sans se connaître, peuvent-ils avoir une pensée si proche ? Comment est-ce possible au-delà des différences d'époque (le partage colonial pour l'un, la décolonisation pour l'autre), de sociologie (un milieu familial puritain mais instruit pour le premier ; une famille pauvre et complexée pour le second) ou de tempérament (une certaine austérité d'un côté, un certain dandysme de l'autre), néanmoins intégré par un sens commun (de la rigueur, de l'exigence) et par une attraction pour les femmes (discrète chez le savant géographe, plus visible mais non ostentatoire chez l'écrivain philosophe) ?

Le premier élément de réponse logique se trouve dans leur connaissance concrète de la terre, d'une terre – l'Algérie –, d'un monde – l'Algérie et la France, l'Afrique et la Méditerranée, et l'Europe –, du monde, connaissance qui alimente et articule une conviction, une éthique. Sans vouloir ramener leur pensée à un domaine disciplinaire qui la confisquerait, on peut affirmer que la géographie fait leur pensée, et souvent face à l'histoire. Ils partagent une commune « géographicit  », cette « relation concrète [qui] se noue entre l'homme et la Terre comme mode de son existence et de son destin »<sup>6</sup>, selon la formule du géographe  ric Dardel. Ce qui est par définition évident chez Reclus l'est finalement chez Camus, quoique sous d'autres formes.

## 1. Une convergence de géographicités

Géographe, Élisée Reclus l'est de métier, de cœur et d'écriture. Sans l'être de formation, bien qu'ayant travaillé au cours de sa jeunesse pour l'observatoire algérois de météorologie et que les études qui l'attiraient le plus à l'école primaire étaient le français et la géographie, Albert Camus l'est aussi à sa façon<sup>7</sup>.

Leur méthodologie géographique est certes différente, mais les deux hommes, grands lecteurs, savent se documenter auprès de spécialistes, géographes ou anthropologues notamment. Soit, pour l'Algérie, Masqueray, Duveyrier, Barth, Nachtigal, Daumas, Ibn Khaldoun, Loche ou Soleillet chez Reclus, Tillion chez Camus. Le savant doit toutefois rendre compte des pays et des espaces le plus précisément possible, donner des chiffres et statistiques, apporter des références bibliographiques, tout ce que l'écrivain philosophe n'a pas besoin de faire, y compris quand il devient journaliste reporter ou essayiste.

Mais leur souci heuristique est identique : en évoquant des pays, c'est-à-dire des peuples, ils présentent des êtres humains et des cultures différentes, ils ouvrent les esprits à d'autres connaissances. Ils font œuvre d'éducation populaire que ce soit par le lectorat, par les conférences ou, dans le cas de Camus, par le théâtre qu'aurait pu remplacer à sa façon le projet, chez Reclus, de construire un grand globe terrestre pour l'Exposition universelle de 1900.

Leur restitution géographique, quoique aiguillée en amont par des cadres différents – un travail d'encyclopédie chez l'un, du journalisme, des romans et des essais chez l'autre –, offre également plusieurs similitudes, à commencer par leurs abondantes et évocatrices descriptions paysagères. Celles-ci sont évidemment nombreuses chez Reclus, mais on en trouve plusieurs chez Camus<sup>8</sup>. Le style joue là un rôle crucial, et ce que certains ont pu reprocher à Reclus (la dimension classique et non scientifique de son écriture) converge avec le prix Nobel de littérature. La puissance de leur phrase fait jaillir l'émotion, la vue, l'image, et presque jusqu'à l'odeur.

Tout camusien vibre ainsi à l'évocation de Tipasa, ou bien de Laghouat à l'orée du désert où « de l'est à l'ouest », le « regard se déplaçait lentement, sans rencontrer un seul obstacle, tout le long d'une courbe parfaite. Au-dessous d'elle, les terrasses bleues et blanches de la ville arabe se chevauchaient, ensanglantées par les taches rouges sombres des piments qui séchaient au soleil. On n'y voyait personne, mais des cours intérieures montaient, avec la fumée odorante d'un café qui grillait, des voix rieuses ou des piétinements incompréhensibles. Un peu plus loin, la palmeraie, divisée en carrés inégaux par des murs d'argile, bruissait à son sommet sous l'effet d'un vent qu'on ne sentait plus sur la terrasse. Plus loin encore, et jusqu'à l'horizon, commençait, ocre et gris, le royaume des pierres, où nulle vie n'apparaissait »<sup>9</sup>.

De même, tout passionné de Reclus se réjouit de sa narration des paysages. Ainsi, pour la haute Kabylie : « Vus des campagnes tantôt verdoyantes, tantôt jaunâtres, que parcourt le Sahel, ces monts, flanqués à leur base de terrasses ravinées, apparaissent dans toute leur hauteur, avec leurs dégradations de lumière, du vert au violet et à l'azur, et les milles accidents de leur surface, ici couverte de brousses ou de forêts, ailleurs revêtue de pâturages, souvent aussi striée ou même drapée de neige »<sup>10</sup>.

Plus tard, dans une de ses correspondances écrite à Tarzout, il s'épanche : « C'est avec ravissement que je parcours les forêts de

pins, que j'entends le ruissellement du torrent sur les pierres et le grondement de la mer sur les rochers, et pourtant je songe déjà à quitter tout cela, et les belles journées de ciel bleu et les claires nuits étoilées et tout ce large et puissant travail de défrichement, de plantations et de culture. Je me plais beaucoup ici et il me semble que tout le monde devrait s'y plaire. Je ne parle pas des bons amis que je trouve ici : je n'aime pas moins ceux du nord que ceux du sud »<sup>11</sup>.

Le rapport au paysage de Camus et de Reclus n'est pas purement passif ou contemplatif, mais action d'être au monde sinon de mise au monde. Il est même une passion tragique comme l'écrit Camus à propos de la région qui accueille la communauté des Reclus. En effet, au flanc abrupt d'une montagne, la petite baie précédant Ténès se présente en « demi-cercle parfait. Dans le soir tombant, une plénitude angoiss e plane sur les eaux silencieuses. On comprend alors que si les Grecs ont formé l'idée du désespoir et de la tragédie, c'est toujours à travers la beauté et ce qu'elle a d'oppressant. C'est une tragédie qui culmine. Au lieu que l'esprit moderne a fait son désespoir à partir de la laideur et du médiocre »<sup>12</sup>.

Le jeu de lumières et d'ombres si intense dans le paysage algérien anime chez Camus la « pensée de Midi » qui postule un socialisme libertaire débarrassé des basses besognes de minuit, épanoui dans les pays méditerranéens (Espagne, France, Italie...), contrairement aux pays germaniques puis slaves où domine alors le socialisme autoritaire du marxisme.

Mais il n'y a pas que le paysage. L'insertion géographique passe par un contact direct avec l'élément naturel, par le bien-être sinon la jouissance physique. Reclus le dit sans ambages : « J'ai souvent passé la nuit dans les forêts et sur les plages : souvent je me suis content  de pain et d'eau, et, si la morale officielle ne me faisait craindre la prison, je ne serais nullement effrayé, en principe, de vivre en complète nudité »<sup>13</sup>.

Selon lui, le nu, davantage que le vêtement est « le plus hygiénique, le plus sain pour le développement de l'homme au physique

et au moral », tandis qu'il évoque le problème que cela pose pour « les contrées froides »<sup>14</sup>. « Nulle part les artistes n'eurent plus noble compréhension de la beauté que dans la merveilleuse Hellade, où les jeunes et les forts luttèrent, couraient, jouaient au grand air, les membres nus, devant le peuple assemblé. (...) Ce sont les peintres et les statuaires qui ont sauvé la civilisation de notre vieille Europe en gardant le culte de la forme humaine malgré les malédictions de l'Église contre la chair »<sup>15</sup>.

La nudité, Camus l'évoque et la pratique. À propos de *L'Étranger* – lorsqu'il considère que « Meursault, pour moi, n'est donc pas une épave, mais un homme pauvre et nu, amoureux du soleil qui ne laisse pas d'ombres » – son affirmation est d'abord au sens figuré, mais elle peut être prise au sens propre, physique, comme le suggère la référence au soleil<sup>16</sup>. Camus s'imprègne comme Reclus de l'harmonie physique dans la nature. Les pages sensuelles de *L'Été à Alger* sont à cet égard célèbres.

C'est l'un de ses premiers écrits – il a vingt-six ans –, et il abat d'emblée ses cartes en évoquant, à propos de l'habitude de « se taper un bain », ces jeunes gens qui « la plupart continuent cette vie pendant l'hiver et, tous les jours à midi, se mettent nus au soleil pour un déjeuner frugal. (...) On ne mesurera jamais assez haut l'importance de cette coutume pour notre époque. Pour la première fois depuis deux mille ans, le corps a été mis nu sur des plages. (...) Aujourd'hui (...), la course des jeunes gens sur les plages de la Méditerranée rejoint les gestes magnifiques des athlètes de Delos »<sup>17</sup>.

La Grèce antique, la nudité ? Reclus, également, y fait référence à propos de « la grande révolution esthétique et morale qui laissera au civilisé moderne le droit qu'avait le Grec d'autrefois de se promener débarrassé de langes à lumière du soleil »<sup>18</sup>. Il fait le lien – un lien ô combien parlant quand on songe à la situation actuelle des mœurs en Algérie, ou ailleurs – entre la régression de ce droit et « le régime de propriété, là où la femme appartient absolument à son maître. C'est lui qui voile son esclave et, dans



les contrées où cette appropriation complète de la femme est le mieux entrée dans les m eurs, dans l'Orient islamique, par exemple, c'est le visage que l'asservie doit surtout cacher ; il importe de ne manifester ni expression, ni physionomie, ni pensée »<sup>19</sup>.

Compte tenu du registre diff rent d'écriture, la géographie humaine d'Élisée Reclus est fatalement plus descriptive : il devait présenter les peuples de la terre à un public populaire qui ne connaissait pas encore le cinéma, leurs caractéristiques physiques, leurs m eurs, leurs religions. Camus se réfère davantage à ses propres souvenirs quand il évoque les cris de la rue, l'attitude des gens, l'atmosphère des quartiers, et, d'un coup, il peut passer à l'évocation de mythes, à la figure d'Ulysse...

Si l'on compare leur description d'une même ville algérienne – Oran – qu'ils évoquent de surcroît dans un contexte diff rent (l'énumération d'est en ouest des villes littorales algériennes chez Reclus, le cadre réel et symbolique de *La Peste* chez Camus), on constate aussi une différence d'approche et d'écriture.

Le savant géographe insiste sur le processus de reconstruction de la ville après le séisme de 1790, ses occupations multiples au cours de l'histoire (les Romains, les Maures d'Andalousie qui la fondent au X<sup>e</sup> siècle, les Turcs, les Arabes, les Espagnols, à nouveau les Turcs, les Français à partir de 1831...), et sur sa dimension économique, commerciale, de port à proximité de l'Espagne, et donc cosmopolite : « Français », « Juifs naturalisés », « Espagnols [qui] les dépassent en nombre », « musulmans [qui] ne constituent plus qu'une très faible minorité dans l'intérieur de la ville », « berbères plus ou moins arabis s », « gens de toute origine », « Berbères marocains », « noirs et gens de couleur »...<sup>20</sup>

De cette histoire, il apparaît une ville pour le moment partagée « en deux moitiés ». D'un côté, à l'ouest vers le djebel Merdjajo, « les forts espagnols » réparés, les « fortifications désormais inutiles », « le flanc de la colline couronnée par la kasbah », de l'autre, à l'est, dans la plaine, « un nouveau quartier, destiné à devenir le plus beau de la ville », « au sud, de nouveaux îlots de maisons (...)

indiquées de loin par leurs nuages de poussière » ; au centre, quelques « monuments publics » et de « belles maisons particulières bâties dans la basse ville »<sup>21</sup>.

Quant à Camus, il est beaucoup plus tranchant : « La cité elle-même, on doit l'avouer, est laide. D'aspect tranquille, il faut quelque temps pour apercevoir ce qui la rend différente de tant d'autres villes commerçantes, sous toutes les latitudes. Comment faire imaginer, par exemple, une ville sans pigeons, sans arbres, sans jardins, où l'on ne rencontre ni battements d'aile ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire ? »<sup>22</sup>.

Les deux auteurs convergent cependant à propos de deux choses, qu'ils évoquent sans apprêts : le climat et le commerce. Selon Reclus, à Oran, « on respire souvent un air embrasé, saturé de poussière », la roche du Merdjajo est « aride et ravinée », et la ville aurait « besoin de se compléter par un sanatoire où l'on pût respirer librement »<sup>23</sup>. Selon Camus, « pendant l'été, le soleil incendie les maisons trop sèches et couvre les murs d'une cendre grise », « en automne, c'est, au contraire, un déluge de boue. Les beaux jours viennent seulement en hiver »<sup>24</sup>.

Quant à l'activité marchande, chez le premier, « prise dans son ensemble, la population d'Oran s'occupe presque exclusivement de commerce : l'activité scientifique et littéraire est minime dans le chef-lieu de l'Algérie occidentale ; cependant elle possède, depuis 1878, la société de géographie et d'archéologie la plus importante de la France africaine ; une bibliothèque, un rudiment de musée (...) »<sup>25</sup>. Chez le second, « nos concitoyens travaillent beaucoup, mais toujours pour s'enrichir. Ils s'intéressent surtout au commerce et ils s'occupent d'abord, selon leur expression de faire des affaires. Naturellement, ils ont du goût aussi pour les joies simples, ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer »<sup>26</sup>.

Chez les deux auteurs, la passion et le sentiment affleurent face au paysage, pas seulement en Algérie, chacun à sa façon, avec leurs mots. Avec Camus sur l'acropole d'Athènes, « alors les coquelicots d'un rouge sombre que je n'avais encore jamais vus

dont l'un pousse directement, solitaire sur la pierre nue, les mauves, et balisé par des perspectives parfaites, l'espace jusqu'à la mer. (...) On se défend ici contre l'idée que la perfection a été atteinte alors et que depuis le monde n'a cessé de décliner. Mais cette idée finit par broyer le cœur. Il faut encore et toujours se défendre contre elle. Nous voulons vivre et croire cela c'est mourir »<sup>27</sup>.

Avec Reclus, à la fin de ses jours, se remémorant auprès d'une amie son abord à vingt-six ans des côtes de Colombie. « Lorsque je fondis en larmes sur un vieux mur de forteresse ruin e, au sommet d'un promontoire que battait le flot de la mer et d'où je voyais un cirque gracieux de vallées remonter vers un amphith atre de monts neigeux, je me trouvais seul depuis un mois, promenant de cap en cap, de mer en mer, ma passion de me développer en tout sens par la vue, l'ou ie, la compréhension des choses et la puissance d'aimer... »<sup>29</sup>.

Une passion que l'on retrouve jusqu'au dernier souffle, évoquée par Paul Reclus (1858-1941), le fils d'Élie et le neveu d'Élisée : « Élie, sur son lit de mort, lui rappelait leur voyage de Montauban à la Méditerranée en 1849 qui se termina par leur expulsion de la Faculté de Théologie : "Quand nous aperçûmes la mer du haut de la montagne de Clape, tu étais tellement  mu que tu me mordis l'épaule jusqu'au sang" »<sup>29</sup>.



Éditeur : Marie-Laurence Dubray  
Remerciements de l'Éditeur à : Anne-Laure Marsaleix.  
© Le Cavalier Bleu – 5 avenue de la République – 75011 Paris.  
[www.lecavalierbleu.com](http://www.lecavalierbleu.com)

Imprimé en France par CPI Firmin Didot en octobre 2015. 121296  
ISBN 978-2-84670-716-9 / Dépôt légal : novembre 2015  
ISSN : 1962-1337

